

En page de titre :

1. **Brigitte Bourdon**, *Recoudre le temps*, 2017, une écriture continue sur des pansements.

LES MULTIPLES NUANCES DE LA PERVERSION IMAGÉE ET DU THÉÂTRE DU RÉEL

Les « mille nuances » de la violence traduisent les diverses formes et manifestations que la violence peut prendre selon les époques, les cultures, la nature humaine et les (re)présentations artistiques.

Dans « violence », il y a « viol ». Avant de devenir une atteinte physique, elle est un viol psychique. Alors elle ne se parle pas, elle est silence. Ce silence qui traduit la mort psychologique du sujet. En silence, j'écoute les murmures et les cris de cette société. De quoi sont-ils le reflet ?

L'art de la violence et le théâtre de la « réalité »

On voit la violence de la société actuelle : les meurtres au nom de la religion, au nom de la paix, la recrudescence des pathologies psychopathiques et des dépressions, la pédophilie, le sexe dans toutes ses situations et positions, une Terre que nous avons déjà abandonnée... Un réel qui ne semble pas faire place au rêve. Nous sommes tous, comme dans les pièces de Ionesco ou de Sartre, indéniablement enfermés dans un système clos. Il ne contient que la violence à l'état brut. L'enfer, ce n'est plus les autres, c'est soi-même.

Dans le théâtre antique, les scènes de violence soit précédaient la tragédie à venir, soit en permettaient la catharsis :

« Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés »
(Hippolyte dans *Phèdre*, Racine).

Au Moyen Âge, elles renvoyaient à l'arbitraire du pouvoir. Toujours fondé sur la violence, il devient inacceptable quand ses détenteurs dépassent les limites du système basique des valeurs, les plongeant dans une perversion mise en images :

« Messeigneurs, une chasse solennelle se prépare ; — les aimables dames romaines y afflueront. — Les allées de la forêt sont larges et spacieuses, — et il y a bien des recoins solitaires, — ménagés par la nature pour le viol et la vilénie : — entraînez-y donc cette biche délicate, — et attrapez-la bonnement par la force, sinon par des paroles. — C'est dans cette voie, et pas ailleurs, qu'il y a pour vous de l'espoir » (Aaron, dans *Titus Andronicus*, de Shakespeare¹).

Quelque temps après :

Entrent Démétrius et Chiron, amenant Lavinia violée, les mains et la langue coupées.

Démétrius : — Bon ! Maintenant va dire, si ta langue peut parler, — qui t'a coupé la langue et qui t'a violée.

Aux temps modernes, les scènes de violence avaient la couleur agnostique et nihiliste du pessimisme fondamental :

« Montrer l'absurde. Le démontrer. Et aussi le monter, le démonter. Dénoncer un scandale permanent. » « Lequel ? » « La mort » (Ionesco, au sujet des *Jeux de massacre*, 1970).

Dans les années 60-90, le « théâtre de la cruauté² » d'Antonin Artaud, en passant par la *Classe morte* de Tadeusz Kantor, dénude le sujet au « théâtre des choses », avec ces individus qui ne sont plus que corps meurtris, suppliciés, souffrants, exténués, morcelés; morts, mannequins, et surtout absents de vie...

Les images violentes d'aujourd'hui ne craignent plus rien, si ce n'est soi-même. La relation à autrui n'est que le choc des silences, le néant.

Dans ce Réel inhabité, point de libido, point de transmission. Comment le sujet, membre de cette société humaine, peut-il se définir dans son genre ou dans son appartenance ?

Effectivement, dans les temps anciens les pulsions agressives pouvaient être liées à la libido. Dénuées du lien, elle deviennent violence :

« On s'engueule, on se tronçonne, on s'encule, on s'égorge. Le tout, live. Les auteurs nous l'ont d'ailleurs cent fois répété. "Le monde est violent. Ces spectacles le sont aussi" [...] Si j'en crois mes yeux, "exprimer l'homme" s'entend à présent au sens presse-citron : en extraire dans un minimum de temps le maximum de sang, sperme, bave, larmes, vomis, règles, sueur, pisse et merde » (Debray, 2005).



Tadeusz Kantor dans *Classe morte* (1974),
photo, © Bogdan Korczowski.

Et, malgré cela, le théâtre n'est pas parvenu à devenir une énumération d'actes violents, à l'opposé des médias « visuels » dont le cinéma et les séries télévisées, voire la mise en vue de certains personnages devenus publics, comme Orlan, considérée comme « grande artiste », avec ses opérations d'esthétique chirurgicales-performances.

Cela tient certainement au rôle que joue le corps de l'acteur, objet transitionnel entre le public et la scène contée. Ce qui, pour le visuel, est la « présentation », la « chose », est pour le théâtre la « représentation », « l'objet ». La scène est encore ce lieu où une métaphore reste possible, même à travers le silence. Tandis que l'alignement des images d'atrocités du média est plus proche du démembrement et du morcellement.

Ces images morbides envahissent notre quotidien, allant jusqu'au *happy slapping*³.

Deux collégiennes de 11 et 12 ans tournent le viol de la sœur de l'une d'elles qui a 10 ans, diffusé via un téléphone portable dans leur collège (*La Dépêche*, 15/10/10).

Ce donné à voir, ce que Jullier (2009) nomme la « rage de voir » non seulement du groupe agresseur, mais aussi du spectateur, peut même aller

jusqu'aux récompenses, comme *Gaza Buria*, photographie de Paul Hansen, qui a remporté le prix du World Press en 2013.

Est-ce de la perversion ? Comment parvenons-nous à échapper à l'horreur de la réalité ? Pourquoi sa vue est-elle supportable ? Serait-ce grâce au cadre de l'art, de la photographie, que le spectateur peut ne pas être acteur, soutenant ainsi l'illusion d'irréalité :

« On se place dans une position de confort, hors des scènes cruelles et monstrueuses dont on est le spectateur, comme si, par écran interposé, la réalité n'était plus qu'une image virtuelle » (Kaplan, 1995).

Au risque de perdre sa propre raison, le déni sauve du traumatisme.

Totem de la civilisation



Funérailles à Gaza, 2012, © Paul Hansen Dagens Nyheter, World Press.

Au-delà de ce cadre, il y a la peur d'une souffrance dont la source est « *le rapport* aux autres êtres humains » et qui pourrait nous détruire, comme elle a détruit les personnages réels de l'image, puisque

« la souffrance issue de cette source nous est plus dure peut-être que toute autre ; nous sommes enclins à la considérer comme un accessoire en quelque sorte superflu, bien qu'elle n'appartienne pas moins à notre sort et soit aussi inévitable que celle dont l'origine est autre » (Freud, 1929).

Le lien social que Freud introduit ainsi fonde la *Kultur* en tant que métaphore de la violence brutale

(du *Totem et Tabou*) à laquelle se substitue le droit.

La civilisation limite alors la jouissance par des restrictions.

Mais que se passe-t-il quand il y a un trop-plein de restrictions ? Cet état ne devient-il pas une jouissance en soi, au service d'un Surmoi sadique ? Une maîtrise de soi excessive peut avoir des conséquences désastreuses :

« Il n'est pas facile de concevoir comment on peut s'y prendre pour refuser satisfaction à un instinct. Cela ne va nullement sans danger ; si on ne compense pas ce refus d'une manière économique, il faut s'attendre à de graves désordres » (*ibid.*).

Y a-t-il de plus en plus de violence à notre époque ? Nous ne le pensons pas. Ce n'est qu'une autre modalité de sa représentation qui est à la recherche de nouvelles valeurs esthétiques et morales.

Du côté de chez Winnicott

Parler de la violence aujourd'hui signifie se soustraire de soi-même afin de ne pas rester aliéné à l'énumération des cris :

« Jamais eu autant de guerres ! autant d'incestes ! les prêtres, les enseignants, tous des violeurs ! les jeunes qui circulent sur le Dark Web, les scènes de crime organisé, filmées par des ados ! les séries télé et le cinéma, que de la tuerie ! Complot ! Alerte ! »

À l'image des médias visuels où la violence n'est qu'une « présentation » non liée aux représentations pulsionnelles.

Mais le théâtre peut nous aider à remonter aux origines de l'agressivité.

« La vie de l'homme est essentiellement fondée sur deux éléments : l'amour et la haine. L'agressivité relève à la fois de l'un et de l'autre » (Winnicott, 1994).

« Il y a d'un côté les mille nuances pour gérer l'agressivité dans la réalité interne, dont le masochisme (regarder des films d'horreur ou des images innommables), les transgressions de l'adolescence, parfois très violentes, projetées vers l'extérieur, voire désignant un bouc émissaire (filmer une scène violente). S'agit-il de nuances ou des projections d'une société ? Dans ce contexte, comment l'individu collectif peut-il gérer son « monde interne épouvantable » (*ibid.*) ?

Seul moyen, disent Freud et Winnicott : la loi. Celle qui aujourd'hui n'a que peu de poids.

Peut-être est-il temps d'arrêter la médiocrité qui a envahi tous les domaines. Le plus commun des mortels s' imagine, et la société le soutient, pouvoir devenir artiste, écologiste, génie du siècle... Un certain théâtre pense devoir « montrer » le quotidien de notre vie, dramatisé et fantasmé comme terrifiant. Le cinéma ne sait plus quoi inventer afin de satisfaire ce qu'il pense être le fantasme d'aujourd'hui : une réalité culpabilisante (« Les Blancs "avons" massacré les Noirs », « L'homme a détruit la planète, c'est fini, terminé ! »), dénuée de désir, au mieux sadomasochiste.

Arrêtons donc cette « sentimentalité », elle est nuisible pour l'individu et pour la société :

« L'essentiel est d'adopter une attitude dénuée de sentimentalité envers toutes les productions »..., « ce qui revient à accorder moins d'importance au talent qu'à la lutte qui précède toute réalisation » (Winnicott, *ibid.*).

Voir fig. 1, *Recoudre le temps*, en page de titre.

NOTES

1. Titus Andronicus est la pièce la plus violente de Shakespeare, avec 15 meurtres, un viol, des mutilations, un banquet sanglant où Titus et Lavinia servent en pâté les deux fils égor-gés de Tamora, celle qui a assisté au viol de Lavinia par ses fils...

2. Expression introduite par Antonin Artaud, où la cruauté s'apparente à la « souffrance d'exister ». L'acteur doit souffrir en soi afin de rendre le jeu crédible et porter le spectateur jusqu'à la transe, atteignant ainsi la dimension sacrée et métaphysique du théâtre.

3. *Donner joyeusement des baffes* sont des vidéos amateur qui filment une agression phy-sique réelle d'une personne, le plus souvent préméditée, et qui parfois va jusqu'à la mort, puis diffusées sur les réseaux sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

DEBRAY R., *Sur le pont d'Avignon*, Flammarion, Paris, 2005.

FREUD SIGMUND., *Malaise dans la civilisation*, 1929.

JULLIER L., « L'impression de réalité » [conférence], Forum des images, 20 février 2009.

<http://www.forumdesimages.fr/fdi/Videos/Les-Cours-de-cinema/Cours-de-cinema-par-the-me/L-impression-de-realite>

KAPLAN S., « Environmental Preference in a Knowledge-Seeking, Knowledge-Using Organism », dans *The Adapted Mind: Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*, Oxford University Press, 1995.

WINNICOTT D.W., *Déprivation et délinquance*, Gallimard, Paris, 1994.